

Pourquoi est-il si difficile d'être parents ?

Aldo Naouri

Les Grandes Conférences Catholiques
2 décembre 2008

Théâtre Saint Michel
2 rue Père Eudore Devroye
1040 Bruxelles

Introduction

Pourquoi est-il si difficile d'être parents ?

Voilà une question qui peut être abordée de quantité de manières différentes !

Il n'est pas impossible que celle qui s'est imposée à moi vienne du contexte dans lequel j'essaye d'y répondre : plus que le signifiant « catholique » de ces Grandes Conférences, je crois que c'est le « Bruxelles » de l'Europe qui a dû jouer...

Pourquoi est-il si difficile d'être parents ?

Pourquoi ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de trouver à la question une tonalité douloureuse.

Et, à tout le moins bien singulière !

Dans la mesure tout au moins où elle est une question actuelle.

Très actuelle. Essentiellement actuelle.

Une question récente

Je veux dire que même si elle interroge, sur un mode pertinent, une condition qui semble avoir été de tout temps vouée à l'échec, elle ne s'est posée et n'a pris son ampleur que très récemment.

Croyez-vous que les parents de l'Antiquité qui sacrifiaient leurs enfants ou qui les soumettaient à l'ordalie se la posaient ?

Croyez-vous que le vieil Abraham de la Genèse ait été torturé par la difficulté de son statut quand il a renvoyé Agar et Ismaël. On prétend qu'il aurait été soumis à son insu au projet divin. Pourquoi ne pas imaginer qu'il ait plutôt été pour « la paix des ménages ». Il s'est en tout cas perçu comme « dépassé », au point d'emmener son Isaac au sacrifice en affermissant ainsi son rapport à la transcendance sous la forme d'un lien avec ce qu'il a nommé Dieu.

Mais on peut continuer de convoquer pêle-mêle des personnages de la même trempe : Moïse avec ses fils, Aaron avec les siens, David et Absalon, Jephté et sa fille ?

On peut aussi élargir le champ géographique en évoquant Laïos ou Agamemnon.

Ou le champ temporel, en rappelant les propos de l'immense Montaigne – qui écrivait ne pas même savoir combien il avait eu d'enfants – ou bien l'attitude du non moins immense Rousseau, l'immortel auteur de l'Émile – qui a confié les siens à l'Assistance publique !

Et ainsi de suite, jusqu'à chacun de nous avec nos albums de famille et nos histoires...

La constante qui ressortira de cette incursion c'est que les parents n'invoquaient jamais la difficulté de leur statut et que, s'ils avaient à s'exprimer sur leur aventure de vie, c'était pour dire – surtout les pères – qu'ils étaient en général déçus par leurs enfants. Autant, sinon plus, sans doute que ces derniers ne l'étaient ou ne le sont en général par eux.

À convenir par ailleurs de l'extraordinaire modernité des considérations qui, à des siècles de distance, habitent aussi bien les Confessions de saint Augustin que celles de Rousseau, on peut se demander pourquoi les parents n'en ont jamais été ébranlés.

Pourquoi ils ne se sont pas interrogés, comme ils ne cesseront plus de le faire plus tard, sur les conséquences de leurs actes et de leurs attitudes.

Ce n'est pourtant pas faute que les religions n'aient attiré l'attention sur cet ensemble relationnel.

Bien avant le fameux « Laissez venir à moi les petits enfants » christique, le texte thoraïque énonçait déjà que les bonnes actions de l'individu bénéficieront à sa descendance jusqu'à la millième génération et que les mauvaises rejailliront sur elle jusqu'à la troisième génération.

Cet avertissement, dans une pensée et un corpus qui n'avaient pas plus cure de l'au-delà que du paradis et de l'enfer, ne pouvait être destiné qu'à inciter les individus à l'observance et la vertu. Ce qui exclut la moindre remise en cause de l'attachement, de l'attention, de l'amour et de tous les sentiments tendres que les parents portaient, comme ils l'ont toujours fait, à leurs enfants.

Si j'insiste sur ce point, c'est parce qu'un certain discours laisserait entendre que ce rapport positif très fort à l'enfant serait, lui, extrêmement récent et témoin d'un progrès civilisationnel qui n'aurait que trop tardé à survenir.

Ce qui interroge bien entendu la présentation prétendument novatrice de ces fameux « Le bébé est une personne » ou « Le bébé est un sujet » que les parangons de la grande Françoise Dolto pensent naïvement avoir été une de ses inventions !

Pourquoi cette attitude ?

Pourquoi alors, de la part des parents, cette si longue absence de questionnement sur la difficulté de leur conditions ?

Pourquoi cette absence de questionnement, alors même que non seulement ces parents aimaient leurs enfants, qu'ils avaient pour eux les rêves et les ambitions de tous les parents du monde, mais qu'il leur arrivait souvent d'en être déçus quand ils ne les voyaient pas mourir ?

Par l'effet d'un certain fatalisme ?
On pourrait le dire comme ça.

Mais la formule masque mal ce qu'il pourrait de fait en être.

À savoir que le rapport à la transcendance, dont j'ai fait Abraham un des premiers acteurs, était universel. Il habitait littéralement les consciences et il organisait une vision du monde ordonnée et hiérarchisée sur un mode sécurisant qui s'imposait à tous : il y avait Dieu, puis le roi, puis le père, qui faisait ce qu'il pouvait tout en étant quand même au sommet de la pyramide familiale.

Et l'enfant dans tout cela ?

L'enfant, il venait quand il venait !

On ne savait pas comment. Le mystère était complet et ne sera de fait à peu près résolu qu'en... 1984 ! Je reviendrai éventuellement sur ce point.

On ne savait en tout cas pas comment le désir inconscient qu'on en avait était ou pouvait être mis en œuvre.

Car il s'agit bien en tout premier lieu de l'intervention d'un désir inconscient, comme en témoigne la statistique. On ne sait pas assez en effet, même de nos jours, qu'un rapport sexuel survenant le jour idoine entre deux êtres hautement féconds n'a que 25% de chances de produire une grossesse.

Et bien, ce désir inconscient, il s'imposait à la volonté, parfois même dans la surprise.

C'est d'ailleurs un véritable pêché d'orgueil qui a désigné, et continue jusqu'à présent de désigner, les enfants issus de ces grossesses surprises comme des « enfants non désirés » alors qu'ils sont en réalité et tout simplement des « enfants non voulus ».

Mais voulus ou non, les enfants étaient plus ou moins bien acceptés, comme « dons de Dieu » ou avec le fatalisme que j'évoquais, mais pensés, toujours pensés – et en conséquence vécus – comme des « sous-produits » de l'activité sexuelle de leurs parents.

Le baptême n'en témoigne-t-il pas, dans l'univers chrétien ?

Et n'est-ce pas cette même certitude qui fait que, dans la langue arabe, le même mot, « bou » ou son dérivé « abou » désigne aussi bien le père que le propriétaire ?

Je profite de cette association d'idées pour introduire une incise.

Dans pratiquement toutes les langues, les dénominations des parents sont dérivées des premières syllabes distinctes et répétées que profère le tout petit quand il joue à propulser le souffle au travers des lèvres. Ce qui donne les occlusives « pe, pe, pe » ou les labiales « me, me, me » dont s'emparent les parents.

On retrouve le « pe », dans les langues latines, dans « pater » qu'on dérive de Jupiter. Et le « em ou me » dans « mater ».

Ce que chaque culture fait de cela est ensuite une tout autre histoire.

Ainsi en hébreu, le terme « Ab », le père, parce qu'il est écrit avec la première et la deuxième lettre de l'alphabet, justifierait la fonction essentielle de ce dernier qui consiste à transmettre à son enfant, en lui enseignant la lecture pour lui permettre d'accéder à l'intégralité du message thoraique.

Les commentateurs qui ont fourni cette explication en ont profité pour remarquer, dans la même veine, que le mot « em » qui dit la mère est composé, lui, de la première lettre et de la lettre médiane de l'alphabet. Cette lettre médiane quand elle s'inscrit à son tour au sein du mot composé de la première et de la dernière lettre du même alphabet, à savoir « at » qui dit « toi » au féminin, écrit le mot « emet » qui veut dire vérité. On serait invité à voir dans ce montage, une sorte de transmission – mère-fille cette fois-ci – qui mettrait la maternité comme vérité première du destin féminin. Une transmission qui serait d'autant plus impérative que cette vérité « emet », amputée de son premier phonème « em » qui dit la mère, laisserait libre cours à « met » qui dit la mort.

Je n'insisterai pas plus sur ces considérations.

Je n'y fais allusion que pour montrer combien les sociétés qui nous ont précédés, et dont il serait de bon ton aujourd'hui de considérer qu'elles sont bonnes à jeter aux orties, ont réfléchi, bien plus longuement qu'on ne le croit, aux rapports intrafamiliaux qu'elles ont rigoureusement organisés.

Que s'est-il donc passé ?

Quand, comment et sous l'effet de quels facteurs tout cela a-t-il donc changé ?

La question vaut la peine d'être posée.

On est tout près de croire que ce changement est récent alors qu'il n'a fait que s'accélérer ces dernières décennies.

En réalité voilà bien longtemps qu'il est à l'œuvre. Et si on ne s'en est pas aperçu plus tôt c'est que sa dynamique a eu une allure extrêmement lente.

Ce qui ne l'a pas empêché d'infiltrer très progressivement les discours et les convictions jusqu'à vaincre, comme il vient récemment de le faire, les dernières résistances.

J'en ébaucherai très rapidement les grandes étapes.

Cela a commencé par la révolution galiléenne, qui a montré que c'était la terre qui tournait autour du soleil et pas le contraire.

Ce premier décentrement a changé du tout a tout la vision du monde et a ouvert la voie à l'éclosion des discours siècle des Lumières.

Lequel siècle a ouvert à son tour une autre voie : celle de l'évacuation du rapport à la transcendance qui a culminé en 1883 dans le « Dieu est mort » de Nietzsche.

Cette « mort de Dieu » a été contemporaine d'une autre révolution, la révolution freudienne, qui a conféré une place centrale déterminante à cet inconscient auquel j'ai fait allusion.

Ce que Freud a montré avec une très grande force, c'est la manière dont tout sujet, que l'on croyait soumis jusque-là à un sort ou à une instance divine – qui lui aurait cependant laissé liberté et libre arbitre – n'est de fait qu'un sujet déterminé par les forces exercées sur lui par son histoire.

On peut ainsi repérer historiquement les étapes-clef qui ont initié et produit une bascule dont nous mesurons seulement aujourd'hui les effets comme les méfaits.

Il n'en reste pas moins que, pendant les dizaines et dizaines d'années qui suivront – et aujourd'hui encore, j'insiste sur ce point –, les parents continueront imperturbablement de ne pas se poser de questions. Ils continueront de rêver, d'éduquer, de commander, d'exiger, de demander des comptes à leurs enfants, lesquels les haïront en retour aussi copieusement qu'ils les aimeront comme ils sont physiologiquement condamnés à le faire.

C'est très récemment en effet que les sociétés, qui s'étaient déjà débarrassée de leur rapport immédiat à la transcendance ont achevé leur œuvre en retirant radicalement leur soutien à l'instance paternelle.

C'est sûrement la dérélition dans laquelle elles se sont trouvées qui a fini par les conduire à prôner ce que j'ai appelé l'infantolatrie. Ce véritable culte de l'enfant – qui était déjà *his majesty the baby* comme disait Freud – mis en place de Dieu, a contraint ses parents, sous peine d'apostasie, d'en être les prêtres. Et quand je décris les choses ainsi, je suis encore loin de la vérité. Parce qu'il faudrait évoquer toutes les structures organisationnelles qui se sont mise en place à cet effet, comme les mesures qu'elles ont fait adopter et dont je vous fais grâce !

Une place d'enfant est devenue tout simplement intenable.

Une vie d'enfant est devenue un parcours tellement semé d'atroces embûches que sa poursuite tient simplement du miracle.

Quant à la place de parents, elle est devenue, elle, tout simplement impossible à occuper, voire à envisager tant elle fait encourir de risques de « péchés mortels » à ces éternels incapables !

Des dates décisives

Deux dates ont radicalisé cette évolution, accéléré le processus et donné aux rapports parents-enfants l'allure qu'ils ont pris.

Ces deux dates, du moins dans le paysage français, sont 1968 et 1975.

On a tout dit de 1968, on n'a pas cessé d'en égrener les slogans hautement séducteurs et qu'on a pompeusement qualifié de subversifs.

Ce sont les fameux : « Jouir sans entrave » et « Il est interdit d'interdire ».

Mais on oublie en général ceux moins ronflants dont les méfaits ont été néanmoins les plus grands et les plus repérables, à savoir : « Tout vaut tout » et « Rien ne vaut rien ».

L'expression et le contenu de cette sorte de profession de foi se sont souvent appuyés sur un échange bref, mais d'importance si on en juge à toute l'encre qu'il a fait couler : celui qui est intervenu entre Marie Bonaparte et Freud.

Marie Bonaparte interrogeant un jour le Maître sur « la conduite éducative susceptible de prévenir la névrose des enfants », s'est en effet entendu répondre sèchement : « De quelque façon qu'on s'y prenne, on s'y prend mal ».

Cette réponse de Freud, directement issue de son corpus théorique, aurait pu servir, après tout, à conforter voire à légitimer l'attitude que les parents avaient eue jusque-là.

Au lieu de quoi elle a été utilisée pour encourager leur soumissions et surtout, surtout, leur démission.

Si on se demande comment un tel glissement a pu advenir, on devra le rapporter au fait qu'il est parfaitement dans l'air du temps et qu'il s'inscrit dans la tonalité même de notre désormais incontournable principe de précaution : dans la mesure où quoi qu'on fasse, on ne peut que faire mal, autant ne rien faire !

Je ne vous étonnerai certainement pas en vous apprenant que j'ai passé ma carrière à m'élever contre cette interprétation, à la démentir et à en dénoncer la visée.

En montrant en particulier que la méprise qu'on est parvenu à y glisser tient au double contenu de ce mot opaque qu'est le mot « névrose ».

La névrose dont se soucie Marie Bonaparte, et qu'elle a parfaitement raison de vouloir prévenir, c'est la névrose-maladie, la névrose grave en quelque sorte, celle à laquelle s'est intéressé le jeune Freud et qui l'a conduit à la découverte de l'inconscient. C'est la névrose qui affecte sur un mode préoccupant les comportements et le quotidien des individus qui en sont affectés.

Cette névrose-maladie est liée en général, non pas à la place ou à la conduite de base des parents, mais à la manière dont chacun d'eux veut féroce ment mouler l'enfant sur son seul désir, en faire un soi-enfin-réparé. Ce mécanisme explique à lui seul la chance offerte à chaque nouveau-né de venir au monde avec deux parents

censés, à son bénéfice, se méfier l'un de l'autre et se neutraliser plutôt que de nourrir l'illusion de pouvoir s'entendre.

Mais la névrose n'est pas seulement la névrose-maladie.

La névrose, c'est d'abord et avant tout une structure psychique.

Une structure psychique qui, en tant que telle, est, que cela vous étonne ou pas, la chose la mieux partagée du monde.

Quand on évoque l'individu « normal », l'individu « équilibré », chacun de nous en quelque sorte, il faut entendre l'individu « normalement névrosé, correctement névrosé, ».

Et il est heureux qu'il le soit, névrosé, cet individu, parce que sa structure psychique est la seule qui permette la sociabilité !

Seul en effet le névrosé peut tisser du lien social, fabriquer des sociétés et y vivre sans trop grande souffrance avec ses déterminants propres.

Cela tient au fait qu'il dispose d'un mécanisme psychique précis, le fantasme. Lequel lui permet plus ou moins facilement de refouler ses pulsions, de supporter sa frustration, de la dépasser voire de la sublimer, allant jusqu'à en faire parfois une philosophie ou un mode d'action.

Il n'éprouve pas en conséquence le besoin irréprensible de passer à l'acte. Ce qui fait qu'il a la capacité de tenir compte, et qu'il tient compte, de l'existence de son voisin et de l'autre en général qu'il respecte quand il ne le craint pas.

Tout cela ne signifie pas pour autant que le névrosé soit un agneau ou qu'il soit en tous points satisfait de son sort. Mais disons qu'il se débrouille, qu'il « fait avec » sa condition.

Quand on prend acte de cela on peut en déduire que le tout premier devoir des parents à l'endroit de leurs enfants serait, somme toute, de les « névrotiser », je veux dire de les « névrotiser » basiquement, de leur construire une structure psychique névrotique, pour en faire des adultes de qualité susceptibles de s'inscrire sans trop de mal dans leur environnement social.

Comme pour remplir leur tâche, les parents doivent éduquer leurs enfants, autrement dit leur apprendre à refouler et à accepter la frustration, et que leurs enfants sont naturellement soumis, pour leur part, à la tyrannie de leurs pulsions, ces parents sont immanquablement vécus par leurs enfants, comme les agents de ce qui semblera avoir « manqué ».

Une horreur, autrement dit, dans ce monde qui se veut dégoulinant d'amour et qui est pavé de ces intentions dont on sait la nature.

Un résultat très positif en réalité, même si personne ne veut le croire et qu'on cherche à faire croire le contraire. Puisque les enfants qui ont « manqué » chercheront à compenser leurs « manques » et développeront une dynamique positive exemplaire.

Ce dont ne veut en aucune manière convenir la rumeur environnante bien trop préoccupée à exploiter le juteux marché de l'insatisfaction.

Si bien que tout parent en mal d'amour en tirera la conclusion qu'il est décidément difficile, très difficile, d'être parent.

Bien que je croie avoir insisté sur ce point, j'aimerais l'assortir d'une incise – encore une ! – et m'y arrêter un tout petit instant.

En particulier pour faire repérer un des axes du débat actuel qui consiste à laisser croire qu'on peut éviter tout cela, la névrose basique et le ressentiment qui en résulte, en « "parlant" à l'enfant les situations », comme disent certains psy, en mettant en mots tous les ordres et en lui expliquant par le menu la nécessité de tout ce qu'on lui impose et à quoi on lui demande d'adhérer sans réserve.

Le reproche que je fais à cette façon de voir et de procéder, c'est qu'elle ignore l'essentiel de la physiologie du petit âge, à savoir l'extraordinaire violence des pulsions et qu'elle imagine pouvoir les faire taire ou les faire sublimer sans y opposer en retour la moindre violence, ne serait-ce que celle de sa propre détermination.

Je me contenterais volontiers de dire mon scepticisme et de renvoyer les tenants de ces délires à la théorie des forces en physique.

Mais je suis révolté par ce qui se manifeste derrière l'alibi qui consiste à traiter l'enfant comme un égal.

Car c'est ni plus ni moins que le désir masqué de surtout se gagner son amour et de se préserver de sa haine.

Plus encore que séductrice, cette attitude, qui ignore délibérément qu'amour et haine sont l'avert et l'envers de la même médaille, me semble procéder d'un inqualifiable sadisme et induire une attitude masochique : « Souffre, dit-elle à l'enfant, souffre, mais ne proteste surtout pas, ne te révolte pas, ne crie pas, ne me prends pas pour cible de ta haine, comprends que c'est pour ton bien que je fais tout cela et aime-moi quand même. »

Je pourrais continuer de développer ma critique et d'engager *in fine* tous les parents à comprendre, et à admettre sans en être désespérés, que, de par leur condition même, ils sont condamnés, quoi qu'ils fassent, à être tout à la fois haïs et aimés.

Mais ce serait aller un peu vite en besogne.

Car je voudrais prendre du champ et montrer combien les solutions proposées par notre environnement actuel, au lieu d'en faire progresser l'abord rendent le problème encore plus grave.

Parce que, jusqu'à il y a quelques quatre ou cinq décennies, même nos sociétés occidentales étaient des sociétés de pénurie. Une des vérités qui y circulait laissait entendre à chacun que « dans la vie, on ne peut pas tout avoir ». Ce qui était, en soi,

un extraordinaire message éducatif. Dans la mesure où, en réaction, chacun essayait justement d'avoir le plus possible de ce tout impossible à avoir. Mais c'était en même temps un message consolateur pour le névrosé, appelé à supporter comme son voisin son état de « manquant », au bénéfice de cette société dans laquelle ils vivaient ensemble.

Les choses ont, depuis, beaucoup, beaucoup changé.

Non seulement parce que les sociétés qui sont passées de la pénurie à l'abondance laissent entendre que « dans la vie, on peut avoir beaucoup et même souvent tout » – ce qui, en soi, n'a rien de désagréable. Mais aussi parce qu'une autre structure psychique, la perversion, a pris, au sein de ces sociétés, une place prépondérante. Elle a réussi en effet à séduire chacun en lui laissant entendre : « Puisque nous sommes désormais dans une situation où chacun peut tout avoir, ne te laisse pas faire : tu as droit à tout. Et ce droit, tu ne dois surtout pas hésiter à le faire valoir ! »

On sait la quantité de droits qui ont éclos depuis.

Je renonce à en établir une liste.

Elle pourrait commencer par l'ineffable « droit au bonheur » et se terminer pour l'instant par le consternant « droit à l'enfant » !

Il serait possible de dénoncer avec quelque succès une telle supercherie si on n'avait pas à rencontrer les effets de la perversion dans le discours sociétal.

Et que le succès que remporte le discours de la perversion est dû au fait qu'elle est, point par point, l'exact négatif de la névrose.

Et ce, tout simplement en raison du fait que la psyché du pervers ne comporte pas le mécanisme du fantasme.

Le pervers n'a donc aucun moyen de refouler et il ne refoule pas.

Il n'a pas plus de moyen de supporter la frustration et il ne la supporte évidemment pas.

Du coup, il est à l'écoute assidue de son seul désir. Et il passe imperturbablement à l'acte pour le satisfaire, en se riant sans état d'âme des lois qu'il contourne (c'est le sens étymologique du mot "pervers") et en instrumentalisant l'autre avec lequel il ne tisse strictement aucun lien social.

Le paradoxe, c'est que tout cela donne au pervers une aura considérable aux yeux du névrosé qui en est littéralement fasciné.

Le pervers fascine tant le névrosé que, non seulement il l'entraîne à adhérer à sa logique avec une foi de catéchumène, mais qu'il fait de lui son plus ardent défenseur voire le promoteur infatigable de sa vision du monde.

C'est de cette façon que cet impitoyable destructeur du lien social parvient à mettre au service de son objectif les artisans besogneux de ce lien.

Je vous signale, au passage et pour votre information, que, sur le plan biologique, c'est exactement la stratégie des rétro-virus, dont le plus célèbre est celui du Sida !

Or, on ne naît pas névrosé ou pervers comme on naît blanc ou noir, blond ou brun.
On DEVIENT l'un ou l'autre.

Toujours à des degrés divers, bien entendu.

Mais on ne le devient pas non plus par hasard.

On le devient à la suite d'un processus d'échanges, qui s'instaurent très tôt, avec un environnement au sein duquel, sauf exception, les parents – et la mère en particulier – occupent la toute première place.

Et c'est en ce point qu'intervient la deuxième des dates dont j'ai parlé, à savoir 1975.

1975, en France, c'est la Loi Veil. Une loi qui parachève la maîtrise de la contraception en dépénalisant la pratique de l'avortement.

Je tiens à préciser avant d'aller plus loin et pour qu'il ne se glisse pas de méprise dans mon propos, que, quoi que j'en dirai, le médecin que je suis se félicite de l'adoption de cette loi.

Ceci dit, quel effet entre autres vais-je dégager, dans le fil de mon discours, de cette loi ?

Je pointerai l'ultime et profond bouleversement du système de causalité qui aura radicalisé l'expulsion de la dernière trace de transcendance.

La volonté pouvait déjà programmer la survenue de l'enfant qui sera fait parfois à date et heure prévues.

Mais à partir de 1975, elle va accroître ce pouvoir en donnant le moyen de s'opposer aux effets du désir et même de le censurer. En toute logique, il ne devra plus y avoir d'enfants « non-voulus » – ce qui est encore loin d'être acquis si on en juge, en France, au 200 000 IVG pour 800 000 naissances !

Sans qu'on puisse s'apercevoir des effets de la chose, l'enfant va du coup passer, du statut de « sous-produit de l'activité sexuelle de ses parents » qu'il avait eu jusque-là, au statut de « pur produit de l'activité sexuelle de ses parents », quand ce ne sera pas, dans les procréations médicalement assistées, « un produit, plus pur encore, de la technique procréative ».

Il ne pourra plus désormais être pensé autrement que comme un « produit » !

Ce qui le conduira à devoir revêtir la caractéristique majeure de ce concept telle qu'elle a été énoncée par les constructeurs d'automobiles japonais : « zéro défaut »

Or, aucune mère n'a les moyens d'assumer une telle gageure, pas plus que de résister à l'insoutenable pression dont elle se sentira cernée.

Elle réagira avec une angoisse si grande qu'elle se repliera sur elle-même. En se soustrayant à tout avis extérieur – à commencer par celui du père, qui est passé à la même trappe que la transcendance et qui n'existe pratiquement plus depuis que la société lui a retiré son appui.

Pour se faire néanmoins pardonner d'avoir eu l'imprudence de tout simplement vouloir procréer, elle se fera la vestale de son enfant. Et elle tissera autour de lui un utérus virtuel, extensible à l'infini, censé lui permettre à jamais d'obtenir la satisfaction immédiate de la moindre de ses demandes.

Une mère sainte, en quelque sorte.

« À mère sainte, fils pervers ».

Jamais cet aphorisme de Lacan n'a pu être vérifié aussi bien que de nos jours.

La perversion, autrement dit, a trouvé le moyen imparable de convertir et de recruter à tours de bras

Pourquoi en est-il ainsi ? Pourquoi ne peut-il en être autrement ?

Pour le comprendre, et comprendre comment les choses ont pu et peuvent se passer, il faudrait s'attarder sur la genèse des mécanismes psychiques intimes des humains. Ce à quoi j'ai consacré quelques milliers de pages et qui nous entraînerait loin, très loin, alors que le temps nous manque. Je renverrais ceux que l'approche des dits mécanismes intéresse à celui de mes ouvrages qui en traite : *Les pères et les mères*¹.

Ça leur permettrait de comprendre comment et pourquoi se dessine une ligne de partage qui verserait grossièrement les hommes plutôt du côté de la névrose et les femmes quelque peu sinon du côté de la perversion du moins d'une alliance avec elle.

Je n'ai pas la moindre difficulté à imaginer ce qu'en dehors de la démonstration que j'en donne, une telle affirmation peut avoir de choquant.

Elle ne devrait cependant pas l'être.

Car si l'asymétrie des sexes conduit à de telles différences, et si elle est génératrice des difficultés qu'éprouvent les parents à occuper leur position, elle reste aussi fondatrice du génie potentiellement réparateur et créatif de chaque enfant qui vient au monde.

Car cet enfant sait très bien, lui, de qui il est proche et de qui il redoute de s'éloigner.

Neuf mois dans le ventre de sa mère l'ont en effet pourvu d'un cerveau sensoriel étroitement étalonné sur elle.

¹ Aldo Naouri : *Les pères et les mères* ; Paris, Odile Jacob, 2004

La voix de cette mère, son odeur, son goût, sa manière de toucher, de bouger lui permettent de la reconnaître entre mille. Et il lui suffit d'avoir été en sa présence seulement huit heures durant pour pouvoir la reconnaître sur photo.

Fa-bu-leux !

Tout cela est fabuleux et revêt l'allure d'une promesse de bonheur éternel. Une promesse qui semblerait près d'être tenue s'il ne survenait pas vers la fin de la première année une véritable tragédie.

Le bébé se découvre en effet à cet âge comme lui-même, isolé, et non pas comme le morceau de sa mère qu'il avait crû être jusque-là.

Prenant en même temps conscience de sa dépendance à l'endroit de cette mère, il en conclut qu'elle peut à son seul gré le faire vivre mais aussi cesser de le faire, autrement dit, le tuer.

La véritable terreur qu'il conçoit face à la toute puissance dont il l'affuble le contraint de se défendre contre elle.

D'abord et jusqu'à l'âge de trois ans environ, en déployant, sous la forme de ces caprices épuisants, sa propre toute puissance.

Puis en optant ensuite pour la stratégie qu'il déploie dans la phase dite œdipienne de son développement.

Quand il est un garçon, il s'offrira comme objet d'amour à sa mère dont il fera son propre objet.

Quand elle est une fille, comme elle ne peut pas faire comme son frère ou on cousin, elle va se chercher un protecteur dans le père et tenter pour ce faire de le séduire.

De la réponse que les parents apportent aux comportements de leurs enfants, dépend étroitement leurs sorts respectifs.

D'où l'intérêt à inciter les parents à investir le long terme – même si c'est une notion devenue obsolète. D'où l'intérêt de les aider comme je l'ai toujours fait, pour ma part, et dans ma pratique et dans mes écrits.

Et comme chacun de ces parents rejoue peu ou prou sa propre histoire avec cet enfant, les dés sont pipés, le déséquilibre est quasi la règle et le fameux « mal faire » est nécessairement au rendez-vous.

Ce d'autant que, dans l'inconscient, le père réel n'existe pas.

Il n'existe en effet qu'en tant que métaphore, comme celui qui est à l'origine de tous les interdits et de toutes les frustrations. Condamné donc à être haï et cible de violents vœux de mort.

Quant à la mère, hissée à la droite du Dieu-enfant par nos sociétés de consommation, si son utérus virtuel générateur de mécanismes pervers, fournit bien des bénéfiques, il finit tôt ou tard par étouffer, au point que chacun en vient à regretter de s'y être à ce point lové.

Quelle solution, alors ?

Aucune dont on puisse dire qu'elle serait satisfaisante.

Mais on peut concevoir que celle qui consisterait à faire, des deux parents préalablement avertis, des individus qui se surveilleraient l'un l'autre, puisse en tout cas limiter les dégâts.

C'est pourquoi j'insiste, dans tous mes écrits et dans toutes mes interventions, pour que l'on substitue au mot d'ordre « l'enfant d'abord » de nos sociétés infantolatriques, le slogan « le couple d'abord ».

Ce qui a suscité une nouvelle levée de boucliers et m'a fait traiter de réactionnaire.

Il est vrai que, si elle était suivie, ma proposition risquerait d'accroître la durabilité des couples.

Ce qui est tout simplement impensable à une époque qui, à coup de promotion du sexe tout azimut, prône que, comme tout objet, l'autre est à usage unique et forcément jetable.